

Bienvenue dans le monde de Demain, le documentaire césarisé qui rend l'écologie joyeuse

PUBLIÉ LE 01/03/2016

par Anne-Sophie Hache

Récompensé par un César samedi soir, le documentaire écolo « Demain » cartonne. Avec gaité, il nous montre que des solutions pour réinventer le monde de demain sont déjà à l'œuvre. Y compris dans notre région Nord - Pas-de-Calais. En voici quelques exemples.



En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez l'utilisation des cookies pour vous proposer des services et des contenus personnalisés en fonction de vos centres d'intérêt. [Plus](#)

[d'informations](#) [J'accepte](#)

Lire aussi :

[Le second volet \(http://www.lavoixdunord.fr/france-monde/bienvenue-dans-le-monde-de-demain-documentaire-ecolo-cesarise-ia0b0n3359551\)](http://www.lavoixdunord.fr/france-monde/bienvenue-dans-le-monde-de-demain-documentaire-ecolo-cesarise-ia0b0n3359551)

« *Demain n'est pas un documentaire écolo* », dit Mélanie Laurent. L'actrice qui a réalisé le film avec Cyril Dion a raison.

C'est vrai, au sens où on imagine un documentaire écologique : avec son constat accablant sur le réchauffement climatique, l'épuisement des énergies fossiles, la destruction de la nature, la pollution atmosphérique, industrielle... avec sa mécanique implacable qui nous dit qu'on va droit dans le mur, et puis, qu'on y est déjà, et à la fin, l'envie désespérante de rentrer s'enfermer chez soi pour pleurer.

Demain, c'est tout le contraire, c'est l'espoir. Parce que la constat écologique établi, il nous présente « *les initiatives à notre portée, dans nos vies et qui peuvent être mises en place dès demain* ». La force du film est de nous montrer des expériences déjà en place, pas à l'échelle de quelques bobos néoruraux qui cultiveraient trois carottes bio mais des expériences à l'échelle de villes comme San Francisco (837 000 habitants) qui tend vers le zéro déchet, Detroit (688 000 habitants) avec son agriculture urbaine, Copenhague, la capitale du Danemark, où plus d'un tiers des habitants (un sur deux dans le centre) se déplacent en vélo ou encore Bristol (430 000 habitants) en Grande-Bretagne où le maire est payé en monnaie locale...

En nous présentant aussi des gens comme vous et moi, qui par conviction et opiniâtreté ont mobilisé d'autres habitants et ont réussi à faire évoluer les choses dans le bon sens, en reprenant, par exemple, le contrôle de leur source d'énergie, pour qu'elle soit renouvelable, du mode de fabrication de leur nourriture, respectueux de l'environnement, des décisions prises dans leurs villes...

« Tout est lié »

Demain n'est pas un documentaire écologique parce qu'il est bien plus que cela : « *C'est un regard sur la société telle qu'elle pourrait être demain* », poursuit Mélanie Laurent. En découpant le film en cinq chapitres – agriculture, énergie, économie, démocratie, éducation – les auteurs nous rappellent que « *tout est lié, qu'il n'est pas possible de régler les problèmes séparément* » : agir pour l'environnement ne peut se réduire au seul domaine écologique mais ressort d'un mouvement qui touche toutes les sphères de nos sociétés. D'ailleurs, chaque fois, les mêmes mots reviennent : résilience, local, démocratie participative, citoyens...

Des États-Unis à l'Inde, en passant par l'Europe, les réalisateurs ont filmé aux quatre coins du monde ces expériences exemplaires, y compris dans notre région, chez l'entreprise nordiste Pochéco engagé dans « l'écolonomie » (économie=écologie).

Nous avons cherché dans la région des déclinaisons des expériences présentées dans le documentaire. Elles existent et sont même nombreuses. Trop pour pouvoir toutes les recenser. C'était comme tirer un fil et dérouler une lourde pelote. En voici quelques exemples, qui ne demandent qu'à être étendus, demain.

À Roubaix, objectif « Zéro déchet »



Photo archives Hubert Van Maële

Chaque année, nous produisons 365 kg de déchets ménagers (recyclables compris); 306 kg à Roubaix, dont 243 de déchets résiduels. C'est encore loin de l'objectif « Zéro déchet » que s'est lancée la ville, à l'instar de San Francisco, pionnière et donnée en exemple dans le documentaire *Demain*, mais il faut bien un début à tout.

Roubaix est la première commune à s'engager ainsi en France. Et elle convainc : 101 familles roubaisiennes avaient décidé de participer au défi familles « Zéro déchet » l'an dernier. Sept sur dix ont réduit leurs déchets résiduels de plus de 40 %, 25 % de plus de 80 %. Elles sont 120 nouvelles familles cette année à relever le défi, sans que les premières n'aient cessé de pratiquer le zéro déchet, bien au contraire.

L'an dernier, parmi les participants, Andrée (*ci-contre*). Avec sa famille, elle produisait 3,5 kg de déchets par semaine au début de l'aventure. En novembre, ils ne pesaient plus qu'1,5 kg. Andrée a commencé « *petit à petit* » par trier ses poubelles, revoir ses courses, faire le ménage dans ses placards... Elle réalise aujourd'hui ses produits ménagers et cosmétiques, cultive un petit potager. Ambassadrice du « Zéro déchet » auprès des habitants, elle délivre ses conseils dans des ateliers organisés par la ville, les centres sociaux... Le maire, Guillaume Delbar, lui a offert le trophée reçu par l'association Les Eco maires.

En novembre, nous avons aussi rencontré Marie-Noëlle Vuillerme qui relevait elle aussi, avec son mari et ses deux jeunes enfants, le défi familles. Elle a depuis été embauchée, grâce à l'ADEME et la ville de Roubaix, comme conseillère commerce « Zéro déchet ». La ville a en effet créé un label pour les commerçants investis dans la démarche. Marie-Noëlle les accompagne, qu'ils soient sédentaires ou sur les marchés, et prépare avec eux, par exemple, très concrètement, l'interdiction des sacs plastiques.

Un autre emploi a été créé, celui de maître-composteur. La ville délivre en effet gratuitement des composteurs aux familles participant au défi et en a mis plusieurs à libre disposition. Mais il faut bien apprendre à s'en servir ! Doucement mais sûrement.

Sophie Leroy

À Lille, l'agriculture urbaine



Photo Christophe Lefebvre

Des habitants qui cultivent ensemble, sur des terrains publics, des fruits et légumes à partager. On appelle ça l'agriculture urbaine. La ville de Montréal, au Canada, a été pionnière (42 % des habitants la pratiquent); à Detroit, aux États-Unis, ce sont les habitants les plus pauvres qui, par nécessité, l'ont développée sur des friches, montre le film *Demain*.

Chez nous, c'est à l'échelle d'un quartier, Fives, à Lille, qu'une expérimentation est en cours. Elle est venue et portée par l'association Saprophytes, des architectes et paysagistes qui veulent donner aux habitants la capacité de s'approprier les espaces publics et plus largement de participer à l'aménagement de leur ville. Ils ont travaillé à un projet d'agriculture urbaine dès 2012. « *Après un voyage d'études à Detroit et Montréal, on a vu combien cela permettait de valoriser l'homme, les lieux, de développer un territoire, d'imaginer la ville autrement* », dit Pascaline Boyron, paysagiste de Saprophytes. Ils ont naturellement choisi Fives, leur quartier, et aussi très dynamique au plan social. Ils ont mûri le projet pendant un an : il fallait vérifier auprès des habitants, institutions, écoles... si « *cela tenait du fantasme ou, au contraire, trouvait un écho* ». Il fallait chercher des sous, trouver un terrain. Pour mobiliser des « fermiers urbains », il fallait des moments forts : l'association a lancé des ateliers où, au fil des saisons, les habitants intéressés apprennent à jardiner, à cultiver selon un mode écologique.

Il a fallu un peu de temps, au début, pour que la ville, les crèches qui occupent une partie du terrain comprennent le sens de la démarche. Aujourd'hui, le jardin a trouvé sa place dans le quartier avec 300 personnes inscrites, et déjà une trentaine aux ateliers 2016 lancés il y a un juste un mois. Le jardin, 2000 m², peut paraître modeste, surtout vu l'hiver. L'échelle aussi, un quartier. Utopique de l'imaginer à la taille de la ville ? Pascaline Boyron corrige : « *Une ferme urbaine à l'échelle de Lille n'est pas plus utopique qu'à l'échelle d'un quartier ou d'un immeuble. Il n'y a pas de grand ni de petit*

projet, ce qui compte, c'est la vision. Aujourd'hui, c'est un lieu d'expérimentation et de convivialité, si cela reste ça, c'est une belle vision mais on est des investigateurs, il faut in fine que les habitants s'approprient complètement le projet. » Et donnent envie à d'autres villes, quartiers de s'y mettre. Voisine de Fives, Hellemmes s'est rapprochée de l'association.

<http://www.les-saprophytes.org>

À Forest-sur-Marque, « l'économie »



Photo Édouard Bride

Emmanuel Druon a des visions. Quand ce pur littéraire formé à la Sorbonne est bombardé par son père en 1997 dans une entreprise au bord du dépôt de bilan, une grande partie des 132 salariés de cette imprimerie de Forest-sur-Marque le prend pour « *le benêt de service, le couillon de 32 ans fils à papa et forcément incompetent* ».

L'an passé, le couillon de service fut l'entrepreneur choisi par la France pour passer le message concret d'une transition écologique et sociale modèle au G7 de Berlin, une intervention achevée en *standing ovation* par les représentants des pays les plus puissants de la planète.

Rien d'étonnant alors à ce qu'on le retrouve en images dans le film *Demain*, une occasion de plus de rappeler un modèle de développement qui a sauvé son entreprise dans un secteur en souffrance. Pocheco, en un mot, est devenue « *écologiste* ».

Cette PME – rentable – emploie 122 salariés pour 22 M€ de chiffre d'affaires dans la production de 2 milliards d'enveloppes professionnelles par an. C'est l'économie : toutes les décisions prises dans l'usine doivent impérativement ne pas nuire à la sécurité des personnes et surtout participer à la protection volontaire de l'environnement. C'est une écologie de profit dans l'industrie, fait rarissime dans l'Hexagone. Près de 10 M€ ont été économisés en dix ans grâce à la réduction de 25 % des émissions de gaz à effet de serre. Chaque année sont évitées plus de deux tonnes d'équivalent CO2 grâce à la recherche de gains environnementaux. Les toits de l'usine sont végétalisés, la nature est partout dans l'enceinte du site, les énergies sont renouvelables, le papier finlandais issu de forêts certifiées durables, des actions compensatrices de reboisement se déploient dans la région etc.

Dernier exemple en date, un nouveau site de stockage du papier ne consomme presque pas d'énergie. Sans gaz mais avec des palettes recyclées, sans traitement de son bardage en mélèze, sans émanation de polluants chimique et avec un toit de panneaux solaires qui vont rapporter 120 000 € par an pour générer plus d'un million de profit à terme. L'eau de pluie récupérée pourra diluer les encres déjà sans solvant, arroser les 150 framboisiers et 40 fruitiers plantés avec l'espace gagné par un bâtiment plus haut et plus compact : gagnant-gagnant. « *Entreprendre sans détruire* » sous-titre le troisième livre d'Emmanuel Druon. Il dit, il est « *plus économique de produire de façon écologique* ». Avec un retour d'expérience de dix ans cette année. Hier et aujourd'hui pour demain.